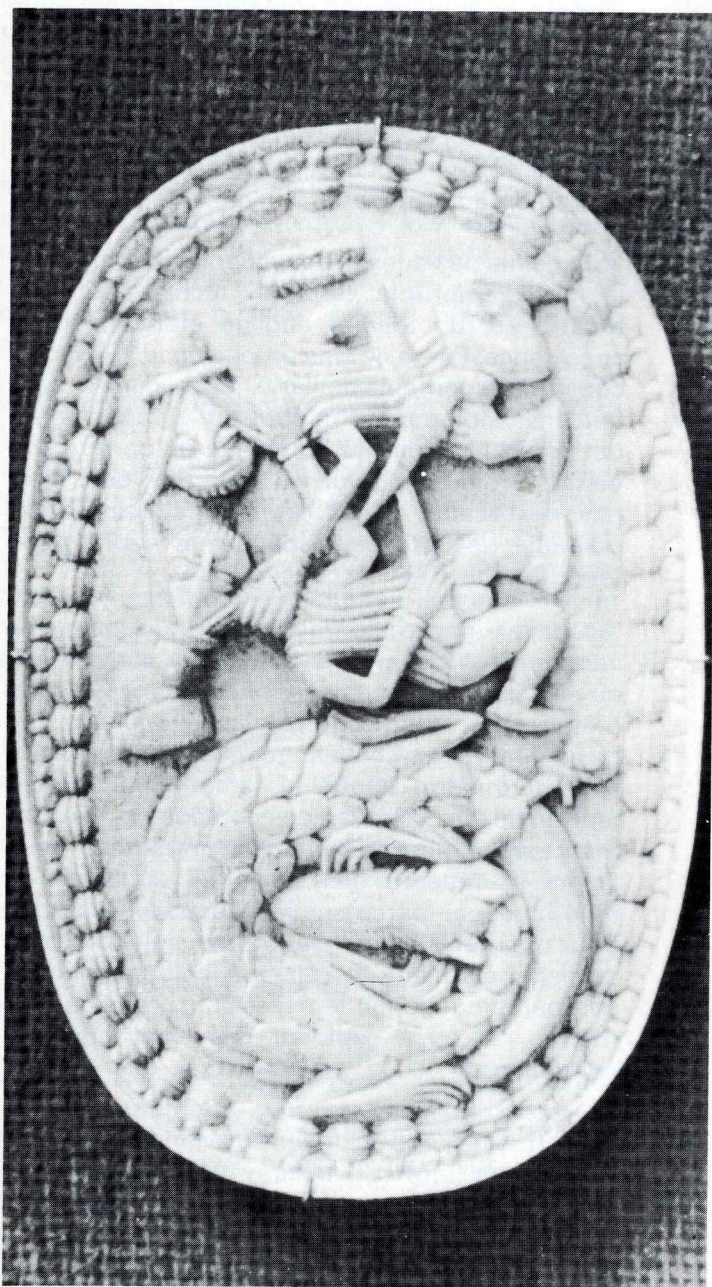


entretien avec *Jean Plyia**, aute



(*) Jean Plyia est recteur de l'Université nationale du Bénin, Cotonou, République Populaire du Bénin.

Vos œuvres sont déjà souvent apparues dans notre revue, aussi, aujourd'hui, souhaiterais-je parler plus précisément de votre itinéraire. Vous êtes géographe, et votre thèse a porté sur la pêche dans le Sud-Ouest de la République Populaire du Bénin. Pourriez-vous nous parler de ces débuts scientifiques qui vous ont amené à une carrière pédagogique, puis littéraire ?

Je suis géographe de formation. J'ai été étudiant à l'Université de Toulouse, et je suis rentré au Bénin en 1958, à une époque de foisonnement pour l'Afrique où émerge la Loi-Cadre et où se précisent les indépendances. J'ai eu des responsabilités politiques, mais ma vocation fondamentale est d'être enseignant et de garder le contact avec les jeunes. J'ai été pendant un temps professeur dans l'enseignement supérieur au Togo, ce qui m'a fait connaître un autre pays africain. L'Université nationale du Bénin à Cotonou a été créée en 1970. On était en quête d'enseignants qui aient une certaine expérience, et on a fait appel à nous. Je suis donc rentré en 1972. J'ai été également amené à m'occuper de la réforme de l'enseignement, en étant chargé du contrôle de la mise en œuvre de l'école nouvelle.

Comment êtes-vous passé de la géographie à l'œuvre purement littéraire ?

Depuis mes années d'école, j'ai toujours eu un goût prononcé pour la littérature. J'aimais beaucoup lire. Après mes études, lorsque j'ai pu en prendre le temps, j'ai décidé d'écrire, tout en continuant à lire beaucoup.

Quels sont les écrivains que vous appréciez plus particulièrement ?

En littérature française, Flaubert, Saint-Exupéry, Camus, Maupassant sont ceux que je continue à relire. Dans les autres littératures, c'est très varié, mais je pense surtout aux Américains, Hemingway, Steinbeck, peut-être

ur béninois

aussi parce que ce sont des auteurs qui ont écrit aussi bien des nouvelles que des romans... Dans la littérature russe, il y a Pouchkine, Tchekov; en littérature anglaise, il y a J. Cronin, K. Mansfield que j'aime bien. En littérature africaine, je pense à Camara Laye et à Ferdinand Oyono.

Quel est, pour vous, le rôle de l'écrivain dans la société ?

Mon apparition sur la scène littéraire s'est faite en 1963, à l'occasion d'un concours de la nouvelle africaine, organisé par la revue « Preuves ». J'ai participé à ce concours, une de mes nouvelles a été sélectionnée, ex aequo, avec celle de l'écrivain congolais, Sylvain Bemba... J'étais alors directeur de cabinet du ministre de l'Éducation, donc à un poste d'observation de la vie sociale et politique, où je recevais beaucoup de gens qui venaient avec leurs problèmes, et où je devais agir pour tenter de les résoudre. Donc, pour répondre à votre question, je pense que l'écrivain doit être la conscience d'une communauté, un éveilleur de conscience. Mais il faut d'abord être une conscience soi-même, avant d'éveiller celle des autres. Conscience de quoi ? Conscience de ce qui peut être le projet de vie de cette société, des raisons qui font que cette société-là n'aboutit pas à résoudre ses problèmes fondamentaux; donc des problèmes à la fois politiques, économiques, d'éducation, de développement et autres... J'observe avec acuité les difficultés d'adaptation des hommes à une société prise entre les traditions africaines et l'apport de la civilisation occidentale. Je crois que l'adaptation à ce monde nouveau, qui est en gestation, ne s'est pas encore réalisée, sinon tout irait mieux.

Vous pensez que le rôle de l'écrivain peut être d'aider à édifier une société ?

Incontestablement. Et j'ai voulu, en ce qui me concerne, solliciter les réactions de mes compatriotes, ou des Africains en général, les amener à

réfléchir sur tous les problèmes essentiels; cela n'est possible que s'ils lisent. Mais, comme en Afrique l'instruction est l'affaire d'une classe privilégiée, comme le gros de la population ne lit pas, et comme ceux qui lisent n'ont pas le goût de lire de gros volumes, je me suis essentiellement orienté vers la nouvelle.

J'allais vous poser la question de votre public, parce que le public peut être large au-delà des frontières, mais au Bénin, il n'est peut-être pas si étendu ?

L'expérience que j'ai faite, concernant la publication de la nouvelle, a été concluante puisque déjà les écoliers, les élèves, ou des gens qui n'ont pas d'instruction au-delà du certificat d'études, ont le courage de lire une nouvelle de quinze pages. Ils ont aussi la fierté de dire qu'ils l'ont fait, ce qui n'est pas le cas pour un gros roman. Mais, très vite, je me suis rendu compte que même cette capacité de lire, que je souhaite susciter, n'est pas satisfaisante, puisqu'il n'y a pas possibilité de dialogue. Ce souci du dialogue m'a amené assez rapidement, sinon en même temps, de la nouvelle au théâtre, qui interpelle plus directement, qui fait réagir, qui fait condamner telle attitude négative dans la société, ou bien, au contraire, applaudir l'attitude positive.

Parvenez-vous, justement, à créer un théâtre de participation ?

Vous savez, en Afrique, tout spectacle est à ciel ouvert, et les gens ne se font pas prier pour intervenir. On exprime son opinion, surtout quand il s'agit d'œuvres qui mettent en scène la réalité, une réalité qui étouffait les gens, qu'ils n'osaient pas dénoncer, ou face à laquelle ils n'avaient pas de moyens d'expression. Là, ils ont l'occasion de rire aux dépens de ces situations, de les condamner. Les réactions du public ont donc toujours été positives. « Kondo le requin »,

qui est en cours de réédition aux éditions Clé, est une pièce de circonstance, située dans la première décennie des indépendances, où il s'agit de voir que, parmi les grands hommes africains qui ont eu à lutter contre la conquête coloniale, et qui donc étaient des résistants, il y en avait qui percevaient déjà les contradictions qui résulteraient de la colonisation acceptée par les colonisés. J'ai mis en scène un personnage, qui, non seulement résistait à la colonisation, mais mettait en garde les futurs décolonisés contre les subtilités, les pièges de l'après-colonisation. « La Secrétaire Particulière » dénonce une situation, et j'y poursuis le même but, dans un contexte actuel... Cette pièce frappe, je pense, au cœur d'un réel vécu des Africains, et son succès a été très grand, pas seulement au Bénin, mais aussi au Zaïre, en Côte-d'Ivoire où j'ai eu l'occasion de participer à un séminaire sur le théâtre, organisé par l'Institut culturel africain, ce qui m'a permis d'avoir les échos de nombreuses réactions. « La Secrétaire Particulière » est devenue pratiquement une arme de combat contre une forme de corruption.

Avez-vous été attaqué pour ce genre de théâtre social ?

Oui, si l'on n'était pas attaqué, où serait le plaisir ? Déjà, au Bénin, il y a eu diverses réactions qui avaient commencé à apparaître depuis « Kondo le requin ». Les spécialistes de la littérature, les critiques, les professeurs de Lettres se sont étonnés de voir un géographe se mêler de littérature. Car une certaine idée prévaut selon laquelle ne peuvent faire de la littérature que des gens qui en sont spécialistes. Il y a donc eu une première réaction d'humeur, de la part des littéraires, qui n'a pas duré. Dans l'administration, il y a eu beaucoup d'échos ; ceci m'encourage plutôt à continuer. J'ai entendu d'autres réactions, par exemple, celles de malaise de hauts cadres venus assister à la représentation en compagnie de leur secrétaire particulière et qui devinrent la cible des moqueries du public.

Il me semble qu'il y a dans votre œuvre un souci de prise en charge de l'enfance et de l'adolescence. Il apparaît bien dans votre jolie nouvelle « la voiture rouge » ; comment allier l'œuvre littéraire à cette préoccupation pédagogique ?

Je pense que la préoccupation pédagogique dont vous parlez s'enracine dans ma vocation d'enseignant. Je vous ai déjà dit que le contact avec les jeunes est quelque chose de précieux pour moi, parce qu'ils sont très critiques, et qu'ils vous obligent à vous dépasser ou à vous

renouveler constamment ; un jeune n'aime pas les gens installés. Un public de jeunes est généralement un public qui pense et réagit juste, parce qu'il n'a pas de préjugés. J'ai voulu amener le regard des adultes sur certains facteurs d'inadaptation. Ce n'est pas tant pour les enfants que j'ai parlé de ces jeunes-là, que pour les adultes, afin de leur signaler ce qu'il y a d'intolérable dans la situation des enfants inadaptés. Je me suis rendu compte que cette préoccupation de l'enfant apparaît dans pratiquement tout ce que j'ai eu l'occasion d'écrire. La jeunesse, en principe, n'est pas prisonnière des privilèges, des intérêts économiques,... il faut nuancer bien sûr. J'en ai peut-être une vision idéaliste.

Quels sont actuellement vos projets ?

J'ai constaté une chose, dans nos écoles, surtout au Bénin, alors que les programmes, ont été changés, et qu'on s'occupe beaucoup des écrivains africains, je me suis rendu compte qu'il y a un vide concernant les contes. Il n'existe pas un volume qui pourrait être appelé « Contes béninois », on ne les a pas regroupés en un ouvrage accessible aux jeunes. Or, ceux-ci quand ils viennent demander des livres, cherchent surtout des contes, et ils ne disposent que de contes étrangers. C'est à partir de là que l'idée m'est venue d'écrire un recueil de contes. Ce projet a abouti en 1977, et c'est sur l'incitation des éditions « Présence Africaine », qui m'avaient demandé d'écrire, que j'ai essayé de montrer comment on peut éduquer les jeunes à travers les contes.

Cet ouvrage, vous l'avez donc retranscrit à partir de la tradition orale ?

Oui, mais en donnant une nouvelle dimension, une autre écriture, et il me semble que la création théâtrale doit s'inspirer beaucoup des contes traditionnels.

Avez-vous un roman en préparation ?

Oui. Je n'ai jamais écrit de roman, car j'avais une prédilection pour les œuvres courtes, théâtre ou nouvelles. Pourtant, j'ai pensé que lorsqu'on veut montrer l'évolution d'un personnage à long terme, il faut songer aux dimensions du roman. C'est ainsi qu'après la fin des contes, j'ai commencé en 1977 un roman qui s'intitule « Le Déserteur ». Je le situe dans le contexte d'un pays révolutionnaire, ce qui est certainement une originalité dans la littérature africaine contemporaine.

*Propos recueillis par
Denyse de Saivre*